

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44
(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

Six mois Un an
France. 5 fr. 10 fr.
Etranger, port en sus

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

AVIS IMPORTANT

Les collaborateurs du *Guignol* font savoir à leurs lecteurs qu'ils ne sont pas responsables des nombreuses coquilles émaillant leur prose.

Il n'y en avait que 36 dans le dernier numéro. Il y en aura sans doute davantage dans celui-ci.

Le *Guignol* est un journal trop indépendant pour être corrigé.

La Rédaction en masse.

En faisant de nombreuses coquilles dans les articles des rédacteurs du *Guignol*, peut-être arriveront-ils à se corriger eux-mêmes de leur défaut capital: Ecriture illisible. *Les Typos.*

Président de la République

Moi, j'sais pas, mais on m'y a dit: paraît que m'sieu Grévy est au bout de son rouleau; il va rendre sa pièce et quitter le méquié... Dans quelques semaines, nous n'aurons pas de président. C'est l'instinct, Guignol, de faire voir que t'as le dévouement. Je me pose candidat, tout seul, comme ce bon m'sieu Andrieux. Allez-y mami.

D'abord, j'en ai assez, de la canuserie: faut tripailler tant que dure dure le négociant, pour agraffer tant seulement une pièce de courant ou un satin, et les chaînes sont si tendres à l'heure d'aujourd'hui; on trouve même pas de dévideuses pour les trames.

Un métier ou y a rien à faire, c'est pas à dédaigner: je m'en sens toutes les aptitudes. Pourquoi que je pourrais pas devenir Grévy II? Je suis un gône qu'une fois en place je bouge pas. Mettre ma bavette dans ma poche, toucher des péculiaux tous les mois, vitrer mon nombril, recevoir les mamis un peu huppés, c'est pas pu malin que de tramer une pièce sans bourrons.

Pourquoi pas moi, autant qu'un aute? Les frangins de liseurs gobent tout ça que je leur y bagassa sans rechigner et même bien aises. Je sis un bon zigüe, pas cancorne.

Je serais un empereur sérieux, je recevrai les autorités inciviles de Paris, de Condrieu et de Saint-Symphorien d'Ozon, tous les persidents infestueux de sociétés de secours mutables, de morphéons, de fanfares conséquentes. Je n'assisterai aux festivaux, aux concours musicaux, aux comiques agricaux et agratoires, aux naugurations de chemins de fer et coeleri et coelera!

Je piquerai une romance avé les menistes, je chiqueraï de légumes avé les parfaits, je taperai sur la basane des sus-parfaits, des sus-têtus, je rigoleraï avé m'sieus les mères et je me saoulerai avec les gendarmes et les pompiers. Ça sera canant tout plein et toute c'te boustifaille et ces insufflations d'honneur rejicleront à pleine seringue sus l'ancien *Guignol*.

Pour un programme chouette, c'est un programme chouette, avé moi la France sera heureuse: j'enverrai aux Chambres des messages en gorguillonais, p'têtre que les députés les comprendront. Et je promets de toucher mes termes et de dire: « Dieu vous bénisse » chaque fois que le Parlement dira: « Amen? »

Je ferai pas de misère à m'amzelle Wallon, constitution très chenusette, je vivrai en bon accord avec elle — quasi comme avé Madelon — c'est du reste, une personne vertueuse qu'entend pas la plaisanterie, à preuve, elle a voulu deux Chambres.

Enfin, mon grand avantage à moi, les gones, voulez-vous t'y que je vous le rebrique? Oui!

Eh ben! j'ai pas de gendre.

JEAN GUIGNOL.

Couplet de circonstance

C'est le Lyon si vert
Qu'a mis ses pages à l'envers,
Le très grand saint Loi
— Jean, dit: « Sur ma foi,
Cher monsieur Fantasio,
Qu'est mal paginé »
« C'est vrai mon bon saint Loi
— Jean mais c'est mieux qu'à l'endroit.

FANTASIO.

BALLADE DES PATINEURS



Ils ne se sont pas assez patinés: ils ne patineront pas. Il dégèle. La glace fond, leur rêve aussi.

Ils avaient rêvé un hiver très rigoureux, le mercure descendant si bas, si bas, qu'il puisse comme à Moscou, faire balle. Les pauvres auraient eu froid; ils seraient morts de froid dans leurs taudis sans feu.

Mais le lac du Parc, plus lisse qu'un miroir, aurait été sillonné par les zig-zags de leurs patins.

Hélas! la glace fond, leur rêve aussi.

Tout un mois, un long mois, la bise du nord avait lustré le rink, cette bise qui bleuit la peau des pauvres bougres, aurait fait un joli parquet de glace, semblable à celui du château de Versailles. Et ils seraient allés en troupes joyeuses, bien emmitoufflés dans la fourrure et l'astrakan, mâles et femelles, se tenant par la main. Le froid viv leur aurait évité d'être gênés par

les curieux misérables dont les haillons font tache sur la splendeur des habits de joie.

Mais la glace fond, leur rêve aussi.

Un traître rayon de soleil a souri aux choses et aux plantes. Etincelant, chargé de dorures, il a visité, avec une désinvolture charmante, le palais du riche et l'asile du pauvre. A la même heure, il a salué le seigneur et le besoigneux. Mais le seigneur qui voulait patiner lui a dit: « Va-t'en au diable!... » et le besoigneux qui avait froid lui a dit: « Sois le bienvenu! »

Les blocs du Parc de la Tête-d'Or se détachent, s'entrechoquent, se fendent, les patineurs consternés remettent les patins au clou.

La glace est fondue, leur rêve aussi.

CHAMPAVERT.



LA TOUR DE NESLES

Allez donc voir « la Tour de Nesles »
Ou « la Reine qu'à des amants »
C'est très moral: les demoiselles
Peuvent y mener leurs mamans.

Le *Guignol* du passage de l'Argue tient un gros succès. La Tour de Nesles fait salle comble tous les soirs. C'est une bouffonnerie spirituelle, piquante, où les allusions sont frappées au bon coin. Jamais plus amusante et plus joyeuse satire du vieux mélo ne fut faite.

L'auteur est notre rédacteur en chef.

Sa parodie lui donnera droit de se dire: citoyen de la ville de Lyon: on n'est pas plus lyonnais, en vérité.

Rates qui voulez être désaopillées, allez écouter Deille et ses joyeux camarades jouant la Tour de Nesles.



AU SALON

— Dupont!
— Durand!
— Comme on se rencontre!
— C'est tout naturel, tu te dis peintre, ce qui te dispense de faire de la peinture...
— On te dit poète, — ce qui te dispense de faire de la poésie... Le palais Saint-Pierre devait nous attirer et nous réunir. Ton opinion?

— Paris, capitale de l'art, flambeau du génie, etc., n'a rien donné, il a confié ce soin à des marchands. Nous n'avons que des fonds de magasin. Des artistes connus ont essayé leurs pinceaux ; et l'on ne nous a envoyé que des toiles qui sont des torchons.

— Pourquoi feraient-ils le voyage de Lyon ? La société n'achète que des objets de tombola, beaucoup de niaiseries bon marché pour contenter les porteurs de billets... Tu sais bien qu'à tous les coups l'on gagne, c'est mieux qu'à la vogue.

— Alors qu'on fasse une exposition de chromos.

— Ce n'est pas autre chose. Ce sont des réductions de grandes toiles. Von-Schneider a réduit son grand tableau. *Le coup de Jarnac* est l'une des cent copies faites, l'an prochain, on admettra les photographies peintes — 5 panneaux à 3 fr. 50.

— Il y a pourtant quelques exceptions.

— Juste assez pour confirmer la règle.

— Tiens, Bergeret, n° 65. *Huitres* : c'est très grossement peint, d'une couleur excellente, l'habileté d'exécution est incomparable. Le sujet principal absorbe presque tout, ce sacrifice est de trop.

*Non pas, en vérité,
Car ces huitres vertes
Ouvertes,
Sont un hommage à la société.*

— Encore une jolie nature morte, des fleurs de cerisiers, de M. Thurner. Les coloristes demanderaient un peu plus de variété dans les blancs. La *Saison des hannetons* vaut mieux que ses *Bigarreaux*. Les cerises sont très bien, c'est vrai, mais pourquoi les avoir perdues dans une sorte de fumée ? M. Thurner est bien le peintre du morceau.

*Français est un peintre à succès,
Pourtant son envoi, cette année,
Prouve, dût la Ligue en être étonnée
Qu'il est des mauvais Français*

— Voilà qui est réussi, hein, Jeanin, les *Dalhias*. Est-ce traité avec un brio étonnant ? Quelle légèreté de touche dans les ombres. Une vigueur étrange dans les lumières donne à cette peinture une intensité de vibration extraordinaire.

— C'est bien dommage que Perrachon soit si près. Ceci tue cela !

— Une jolie chose, presque une belle chose. *Le repos*. Un pinceau de femme a exécuté cette toile d'un dessin souple et d'un coloris à la fois juste et pressant. Ce que j'aime dans ce tableau, c'est la vérité de l'éclairage. La lumière passe à travers un rideau jaune, vois-tu, et se décolore, dans sa tonalité juste, sur le corps de la jeune femme et sur ce qui l'entoure. M^{lle} Jeanne Rongier est une artiste.

*Son maître, je le reconnais
A ces tonalités joyeuses
Une élève de Luminais
Nous doit des toiles lumineuses.*

— Tous nous rendons hommage à nos hôtes : mais si nous songions à nous. Où sont les vainqueurs de la ville de Lyon.

— Il en a dans le corridor : M. Ballouzet. Malheureusement il a fait trop grand. *Octobre à Optevax* est le plus heureux paysage du salon. La Société avait dit l'année dernière aux réclamants qu'elle prendrait ses mesures ; elle tient parole, elle a mesuré.

*Ici, nul n'ose se permettre
De donner au talent sa voix
Il faut pour juger les envois
Un mètre.*

— Où a-t-on juché cet autre bon paysage : *Le Loing à Ste-Rive* ? C'est de la poésie ça. Pour prouver en quelle haute estime on tient M. Allemand, on l'a mis au plafond.

*Devrait-on me jeter la pierre
Je le déclare gravement
Le meilleur Français du palais Saint-Pierre
Est un Allemand.*

— Hé hé, Girin, le *Choix d'une épée*, pas mal.

— Oui, mais il a été récompensé déjà.

Fantaisie d'automne. Arrêtons-nous ici, Dupont, devant la *Fantaisie d'automne* de Martin. L'an dernier, te le rappelles-tu, il nous infligea avec ses *cerises* le supplice de Tantale, sa femme nous produit le même effet. De tous les fruits de sa luxurieuse corbeille, le plus beau, le mieux venu est encore ce sein d'un contour si ferme, on mordrait dedans. Le peintre est un virtuose, mais non un escamoteur : il a jonglé avec les difficultés. Obtenir que cette femme se détachât ainsi et occupe l'attention quoique tenant sur ses genoux une si verte corbeille était d'une conception hardie. Elle rit admirablement, elle provoque, elle grise. elle est parente des femmes de Carpeaux et des filles de Joseph Merle. Elle n'est pas nue, pourtant, mais elle agit davantage sur nos sens que les nymphes de M^{me} Salles-Wagner. Le peintre lui a mis, non la draperie conventionnelle, mais la chemise, achetée chez la lingère, la chemise de dentelle, où court, comme un frisson à fleur de peau, un ruban rose dans les entre-deux. Cette femme me prend à la chair. Plus je la regarde, plus elle s'anime. A qui sourit-elle ? Quel heureux mortel, ce soir mordra à la pomme défendue ? C'est de l'art, et du grand, et du meilleur et du solide.

Nulle concession au banal ou au convenu : rien que de l'enthousiasme et de la conscience. Mais tu ne dis rien, Dupont ?

— Je suis amoureux, Durand.

— A ton âge ?

— Que veux-tu, c'est une fantaisie d'automne.

(A suivre.)

OCTAVE LEBESGUE.

TOUT EST ROMPU, MON NEVEU

Il n'ira plus aux belles, les vivres sont coupés. La vieille dame de Chislehurst ne veut plus rien donner. Elle donnait, la vieille dame, 25.000 fr. par an à son neveu. Chaque mois, Totor, fils de Plonplon, recevait 2,083 fr. 35 centimes. depuis trois mois il ne reçoit plus rien. La suppression a été brusque. Les victoriens en cherchent encore la cause. Ils en sont affectés. Pas d'argent, pas de soirées. Vous le savez, semblable à M. Choufleury, M. Bonaparte restait chez lui le... On fumait d'excellents cigares, on buvait des liqueurs excitantes, on prenait son plumet, le plumet d'Austerlitz, — Tous les jeudis, sur le coup de minuit, l'Empire était fait. Les journaux politiques qui avaient donné le bonjour à Victor donnent le bonsoir à Napoléon IV.

Le prince s'endormait heureux ; rêve rose, tout de pourpre — pourpre de manteau, pourpre des pavés, pourpre des champs de bataille — il moissonnait des lauriers en ronflant ; il passait sous des arcs triomphaux, les peuples se jetaient son nom, Andrieux lui disait : *Ave César*.

Tout à coup, une puce piquait son royal derrière. Adieu veau, vache, Andrieux, lauriers... Il était Totor comme devant.

Mais un rêve, si fugitif soit-il, ainsi qu'une chanson nous berce et nous aide à souffrir. Les petites agapes napoléoniennes constellaient hebdomadairement les songes du jeune prétendant et lui faisaient oublier dans les fumées des vins généreusement offerts, la colère de son papa et le dédain de son pays.

Quand le fils de Jérôme se vit réduit à la portion congrue, il réunit ses courtisans : « Messieurs, leur dit-il, que faut-il faire ? Je me sens viril. » Les polis-sons lui conseillèrent d'aller à l'Élysée-Montmartre. Mais le prince avait d'autres chats à fouetter. « Si nous nous réunissions, fit-il gravement, pour causer politique, en hommes sérieux, bannissant les frivolités des soupers fins ? »

Par politesse : par contenance, on lui jura fidélité. Mais, hélas ! la dernière heure du jeudi tintait, morne et désolée, que personne encore n'avait essuyé ses pieds sur le paillasson napoléonien.

C'en est fait. Plus de rentes, plus de noces, plus de rafraichissements. La vieille Montijo a entre autres défauts celui d'être avare. Les petits jeunes gens ne viennent plus : cruelle déception. Victor n'était pas aimé pour lui-même, mais pour ses cigares excellents et ses excitantes liqueurs. Le meilleur prétendant c'est toujours le prétendant où l'on boit.

De toute la famille, madame Bonaparte est la seule vraiment riche. Son époux l'avait instituée, dès 1865, sa légataire universelle. Et c'était justice, madame Bonaparte ne s'était pas ménagée pour la réussite du petit commerce ; l'histoire dira que, plus d'une fois, elle paya de sa personne, — ce qui, entre parenthèses était une fichue monnaie — Ce point éclairci détruit le bruit d'une prétendue rente léguée par vélocipède à son cousin, par testament. Il lui donne tout, c'est vrai, mais il n'avait rien. C'est la maman qui a le sac, un sac autrement plus riche que le cabas de madame de Téba. C'est elle qui finance, et les familiers savent qu'elle ne finance qu'à bon escient.

Des amis l'avaient entraînée à faire une rente à Victor, mais, lorsqu'elle sut qu'il décrochait, elle se montra sévère. Et es sont toutes comme ça en vieillissant. L'ancienne danseuse de boléro mit un frein au chahut de son neveu. On lui rapporta — des imposteurs soudoyés au rabais par Jérôme — que Victor entretenait une figurante du théâtre Beaumarchais. Elle lui écrivit simplement : « Victor, t'as tort ! » Puis elle raya sur le registre des pensions celle de 25.000 francs. Oh ! mais non, par exemple, un argent qui lui avait coûté tant de peines ne servirait pas à payer des écrivains en cabinet particuliers.

Victor put se convaincre que le contrat souscrit n'était qu'un contrat napoléonien.

La veuve Bonaparte dépense son argent à sa guise ou ne le dépense pas. C'est son affaire. Mais cependant, elle devrait songer aux mauvais conseils que donne la misère. Un Bonaparte dans la pommade ne recule devant rien pour s'acheter des bottes.

Son homme, quoique peu communicatif, a dû cependant, lui raconter, certaine nuit de Saint-Cloud ce qu'il fit à Londres. Sans le sou, il eût pu se jeter dans la Tamise. Il préféra se faire mouchard et souteneur.

Ainsi, madame, si Totor reste dans la tradition impériale, avant trois mois il sera agent des mœurs. Ce n'est pas ça qui l'empêchera de remonter sur le trône de ses oncles. Les plébiscites ne sont pas dégoûtés. Mais c'est tout de même gênant, à cause des anciens copains qui veulent être quelque chose. On a beau appeler son premier ministre M. de Persigny, il sent toujours le Fialin.

Oh ! madame, écoutez-moi donc. Rétablissez la rente. Vous avez trop vite dit : « Tout est rompu, mon neveu ! » L'honneur du nom vous impose ce sérieux devoir. Avec ça, surtout que les Napoléons sont si enclins à mal tourner !

MADÉLON.

Fonctionnaires Bonapartistes



L'Avenir de Lyon s'est fait l'avocat de MM. Mollo et Roche. C'est d'un bon naturel. *L'Avenir* est tout entier aux déshérités. Ces fonctionnaires perdaient leur emploi, ils devenaient des ouvriers sans

travail, ils appartenaient à la vaillante feuille du cours de la Liberté ; du reste, *L'Avenir* socialiste était secondé dans sa tâche par le *Salut* réactionnaire. Les mêmes éloges se lisaient dans ces organes d'allures si différentes, MM. Mollo et Roche n'avaient qu'à se féliciter d'être aussi loués unanimement.

Le *Salut* par exemple, en cette circonstance montrait moins de générosité que M. Fichet et *L'Avenir*, car c'est l'un des siens qu'il défendait. Réactionnaire il se devait à un réactionnaire. Les socialistes qui firent chorus, montrèrent donc un grandeur d'âme cornélienne. A moins pourtant qu'ils n'ignorassent les antécédents de leurs clients et amis. En ce cas, ils nous saurons gré de les leur rappeler.

Ce fut en 1866 que M. Chevreau, nomma dans l'administration M. Mollo, né à Tulle, le 7 février 1833. Sa nomination fut la récompense de son attitude franchement impérialiste. La muse taquinait alors ce comptable, il commit une ode à l'impératrice qui fit pâlir l'astre de Belmontet.

Ce fut en 1870 seulement que M. Mollo perdit ses convictions bonapartistes. La conversion s'opéra dans la nuit du 4 au 5 septembre. La République le trouve républicain — depuis un quart d'heure. Il ne se battit point pendant la guerre, mais il fit des vœux pour la délivrance. Après les journées de mai, il applaudit aux cruautés de la repression. Il se tut pendant le seize mai, il tenait les républicains avancés pour des fous furieux. Ce ne fut qu'une fois de Fourtou et de Broglie à terre qu'il se sentit vraiment républicain. Il patronne cependant le cléricale Bousquet, à Vaise.

Il n'est pas le fils d'un déporté, comme le croit M. Fichet. L'empire n'aurait pas pris dès 1853 M. Mollo comme employé si son père eût été compromis dans les affaires du Coup d'État.

Fut-il du moins un fonctionnaire équitable à l'oeuvre ? Il ne soutint jamais les droits à l'avancement d'un agent méritant, honnête et républicain. Il ne fut le promoteur d'aucune réforme d'une réelle utilité. De son temps tous les équipages luxueux y compris la voiture du cardinal, échappaient à la visite, tandis que la cariole du paysan ou le paquet de l'ouvrier, étaient l'objet de minutieuses vérifications.

Ses rapports sont quelquefois agrémentés de notes n'ayant rien de commun avec le service. Sur celui du 1^{er} juin 1869, nous lisons — et *L'Avenir* le lira si bon lui semble.

« Dans l'intérêt de l'élection du candidat du gouvernement, il sera peut-être sage de remettre à la semaine prochaine la visite domiciliaire signalée pour demain.

Sont-ce les paroles d'un agent politique ? Est-ce le cri hypocrite d'un fervent bonapartiste, sacrifiant les intérêts de la ville au succès du candidat officiel !

Parfois, ce poète était lyrique même en prose. Voici comment il date son rapport du 15 août 1869 :

*Solennité du 15 Août
Fête de l'empereur !!!*

Les trois points d'exclamation y sont — Sans lunettes, *L'Avenir* pourra les voir.

M^e Fichet, votre client n'est pas la victime des francs maçons et des opportunistes : il est sa propre victime. Vous croyez que la République est en péril quand on renvoie de tels fonctionnaires, nous croyons nous, qu'elle n'est en péril que si on les garde.

GNAFRON.

TERME ET PERRAS

Nous avons eu la curiosité de consulter notre aînée la *Marionnette* sur nos bonshommes. Par un singulier hasard, l'ironie avait réunie le 8 septembre 1867, dans le journal, deux noms que le scrutin devait réunir le 25 janvier 1884 : Terme et Perras.

M. Terme était déjà l'amphytrion célèbre a qui la reconnaissance des estomacs devait tenter de donner un siège.

*Voyant sa table à manger pleine
Les verres pleins, le couvert mis,
D'un grand effort, prenant haleine,
Il dit : « asseyez-vous, amis.*

*« Avec espoir sans peine amère,
Lyonnais regardons les cieux,
Je suis le fils de votre maire,
Nous sommes tous frères, messieurs.*

*« Il dit bien et n'a pas cet homme,
La langue collée au palais.
Oui croyons-le, car c'est en somme,
Le meilleur crû du Beaujolais.*

Au tour de M. Perras.

*Si vous voulez voir l'homme rare
Que nos cantons ont député
Prenez la route de Tarare,
Laissez la ville de côté,*

*Montez sans bruit sur la colline,
Tournez à droite et voyez-y
Un homme dont le front s'incline
Et qui s'avance sur Thizy.*

*Silencieusement il marche ;
Il vient de Lyon, dans la nuit,
Il s'en va comme un patriarche,
Dans sa maison souper sans bruit*

*Et lorsque arrivera décembre,
Reprenant son bâton en main,
Jusqu'à Paris, jusqu'à la Chambre,
Il continuera son chemin.*

*Là son front parfois se balance
D'un geste morne applaudissant,
Et s'endort dans un long silence.*

N'est-ce par notre Perras, M. le sénateur Perras, sans re-touche ?

CADET.

SES PETITS PETONS

Ronde Parisienne

MUSIQUE DE MARCEL LEGAY

*C'était un jour de printemps,
J'avais tout juste vingt ans,
Je suivais l'âme sereine,
Dans la foule des piétons,
Ses petits petons,
Tontaine ;
Ses petits petons,
Tonton,
De Parisienne*

*La mignonne fuit mes yeux
Mais, je remarque, joyeux,
Que, moins vite, elle ne mène,
Sous ses jupes sans festons,
Ses petits petons.*

*Elle m'a dit : « Je veux bien
Si personne n'en sait rien. »
Aussi, l'on n'entend, à peine,
Le soir, quand nous remontons
Ses petits petons.*

*Avant de la délayer,
Je l'aide à se déchausser :
Ils sont blancs comme la laine,
La laine des blancs moutons,
Ses petits petons.*

*Le délicieux moment !
Je réchauffais lentement,
Au foyer de mon haleine,
Avec des baisers gloutons,
Ses petits petons.*

*Je fus peu longtemps aimé
Un jour, ils m'ont réclamé
Sans grand souci de ma gêne,
Des bottes à vingt boutons,
Ses petits petons.*

*Elle rêvait de commis
Et de messieurs très bien mis,
Ils reglagent — l'inhumaine !
Mes modestes mirotons
Ses petits petons.*

*Elle a trouvé son Pérou ;
Ils sautent, je ne sais où,
Nus, sur les tapis de laine
Des boudoirs à capotons,
Ses petits petons,*

*Mon deuil n'est pas très nouveau,
Et, pourtant, dans mon cerveau,
Ils trottent, c'est là ma peine,
Plus blancs que les blancs moutons
Ses petits petons,
Tontaine,
Ses petits petons,
Tonton,
De Parisienne !*

Les Charmeurs

Il vient de mourir, le charmeur qui, si longtemps, fit aux moineaux l'aumône d'un peu de mie de pain. C'était un vieillard très doux, qui s'appelait Bour. Des petits pains dans sa poche, il partait tous les midis, s'asseyait sur un banc, toujours le même, et semait, d'un geste tranquille, ses miettes sur les pelouses. Alors, de toutes parts arrivaient en pépant les gavroches du faubourg ailé ; ils voletaient autour de leur amphytrion et s'enhardissaient jusqu'à prendre dans sa main la mie tenue en réserve.

Les pierrots avaient placé leur confiance dans ce bien-faisant ami, ils avaient pris l'habitude de le voir ; ils l'attendaient en sautillant de branche en branche, dans les arbustes ; même les gros ramiers, roucoulant d'aise au haut des platanes, le regardaient venir de leurs yeux ronds et prenaient sur le gazon leur part du dîner, quand la table était mise.

C'était, autour du bonhomme, un bruissement d'ailes joyeux, de petits cris ravis, des appels sonores ; le gazouillement d'une république en fête. Les plus hardis ouvraient la marche, et c'était à qui suivrait. Il y avait des oiseaux dans l'herbe, sur le treillage, sur le banc, aux pieds du charmeur, sur son épaule. Quelques-uns osaient voler une miette qu'il leur tendait avec sa bouche.

Si son métier était honteux, la honte était pour cette société qui le contraignait à le faire.

Quand on n'a jamais respiré que l'atmosphère pure de l'usine, il est dur d'en être réduit à ouvrir des portières. Mendier est un métier pénible pour qui toujours travailla.

Le bal était fini. Les yeux battus, avachis, veules, défaits, les heureux s'en retournaient. Et, devant eux, l'homme ouvrait les portières. Egoïste ou sommeil, les sous tombaient plus rares, mais, si maigre qu'elle fut, la recette suffirait peut-être à payer encore demain les douze sous de garni et quelques grammes de pain.

Devant un couple qui s'avançait, obséquieux, il tenait la portière ouverte ; tout à coup un individu lui frappa sur l'épaule : « Suivez-nous », dit-il.

« — Où ? demanda le malheureux stupéfait. » « Suivez-nous, vous dis-je, répéta l'autre, vous le saurez après, il désigna un second drôle posté à quelques pas, nous sommes des agents de la sûreté. »

Le malheureux ne fit aucune résistance, il lâcha la portière, remit sa casquette et docile suivit les deux agents.

Les heureux avaient entendu ce dialogue. La femme entassant dans le coin de la voiture, la traîne de sa robe, dit à son mari : « Et tu donnes de l'argent à ces gens-là, toi ? Quand je te le dis : Ce sont des voleurs. » Le monsieur, en portant la main à son gousset, pour s'assurer que sa montre de huit cents francs y était bien, répondit d'un air entendu : « Ma chère amie, je fais la part du feu. »

Les agents conduisirent au poste l'ouvreur de portières. La voiture cellulaire l'emmena au palais. Un magistrat l'interrogea.

« — Vous avez ouvert des portières, rue de Bourbon ! »
« — Oui, monsieur. » — « Vous ne niez pas le délit qui vous est reproché, car la mendicité est un délit ? » — « Ou une nécessité. » — « Pourquoi ouvrez-vous des portières ? » — « Parce que je ne travaille pas. » — « Ah ! très bien, vous êtes un paresseux. » — « Je ne suis pas un paresseux. » — « Pourquoi ne travaillez-vous pas, alors ? » — « Parce que je n'ai pas d'ouvrage. » — « Tous les fainéants disent ça. »

Un jour, dans le monde des oiseaux, la nouvelle se répandit qu'un autre bienfaiteur opérait plus loin ; on se racontait même que le pain qu'il servait était de meilleure qualité ; qu'en somme, il semblait bien valoir le vieux père Bour.

C'était vrai. A l'autre bout des Tuileries, un autre charmeur se tenait. Il ne se contentait point de distribuer quelques croûtes ; il portait à son côté un grand sac de toile grise, qui, plein, eût suffi à rassasier tous les oiseaux de l'endroit.

Il eut bientôt une jolie clientèle. Des moineaux s'offrirent le luxe de varier les plaisirs de la table et acceptèrent à dîner tantôt chez M. Bour, tantôt chez son voisin. Des gourmands trouvèrent même le moyen de goûter à la fois aux deux festins.

Cependant, des curieux remarquèrent, qu'au rebours de ce qui arrivait au vieux charmeur, autour du nouveau le cercle allait s'éclaircissant. Un gardien eut l'idée de visiter le sac de toile grise, plus enflé toujours au départ qu'à l'arrivée, il contenait cinquante-deux moineaux étranglés.

Ce misérable avait créé le vol à l'aumône. On l'arrêta et on le condamna à la prison. Espérons qu'aucune hirondelle ne charme sa captivité.

Les moineaux ne sont pas les seules victimes de charmeurs. Le monde est plein de drôles dont la charité n'est qu'un piège. Tous les affamés, tous les besogneux ont connu le charmeur. Le gros industriel, qui a hérité de la noblesse le droit de jambage, offre aux pauvresses une bouchée de pain, une place à l'usine ; mais la porte des ateliers de femme donne sur son alcôve. C'est le pavé ou c'est le lit.

Nos grandes administrations sèment des miettes ; pour qui y touche c'est l'étranglement. La circulaire des Compagnies a été paraphée à la Chambre. Au mépris des lois, il est dit qu'un serf de la voie ferrée ne sera pas éligible. Les serfs ont accepté leur joug, il faut du pain pour soi et du pain pour la femme et du pain pour les petits.

Au Collège de France et à la Sorbonne, des charmeurs font du socialisme d'Etat, mail il y a trente ans que le charme est rompu.

Un charmeur encore, ce duc de Chartres qui, l'été dernier, alla émietter quelques brioches sur le lit des cholériques. Il en fut pour son voyage : on vit, du premier coup d'œil, le grand sac suspect, aux armes de la maison de France, dans lequel, en 1830, Lafayette plongea le peuple.

Des charmeurs ! Il y en a à remuer à la pelle. Trop souvent nous nous laissons prendre, en cela encore plus serins que pierrots, nous donnons une chanson à que nous trompe.

On devrait taxer cruellement cette crédulité imbécile ; mais les besoins sont si grands et nous sommes si prêts à croire aux sauveurs qu'à la première mie de pain jetée nous saluons un passant philanthrope. Aussi, que de plongeons dans le sac funeste.

Les moineaux affamés sont moins excusables que nous ; ils pourraient ne pas manger le pain de l'aumône. Quand la

FEUILLETON DE L'ANCIEN GUIGNOL

OUVREUR DE PORTIÈRES

La neige tombait à gros flocons mardi dernier, une neige froide qui fondait en touchant le sol. Nul moyen de s'en garer, elle s'infiltrait dans le cou, malgré les collets relevés, fouettait les visages sous les parapluies et faisait sur le trottoir une boue poisseuse et glacée. Les heureux se riant des injures du temps ; ils vont en voiture, et c'est nonchalamment assis sur de moelleux coussins qu'ils regardent, en rêvant, les flocons zébrer l'espace.

L'hiver est la saison des bals. On dansait dans la rue de Bourbon. Des ombres de corps enlacés passaient et repassaient devant les hautes fenêtres éclairées, un pianos laissait tomber dans le silence de la rue des lambeaux de valse. Des voitures, roulant sans bruit sur le tapis de neige, s'arrêtaient en face de la maison en fête.

Un pauvre diable sans pain et sans asile depuis un instant, suivait des yeux les tourbillons de la danse à travers les tourbillons de la neige ; une idée lui vint ; il changea de trottoir et alla se coller contre la porte. Quand arriva le premier fiacre, il s'avança jusqu'à la portière, la main droite en avant, puis par un mouvement brusque se recula ; il se rejeta dans l'ombre et s'y cacha. Une seconde voiture suivit : il mit résolument la main au bouton de la portière, le tourna et se tint droit devant la voiture ouverte, comme un valet de pied. Une dame emmitouffée dans des fourrures blanches en descendit, puis un beau monsieur. L'homme porta la main à sa casquette et la souleva, comme pour un salut ; le beau monsieur lui donna quatre sous.

Il recommença son manège plusieurs fois ; la joie de savoir qu'il mangerait lui donna du cœur au ventre ; quand il eut quinze sous, il s'en alla, il s'acheta trois sous de pain et donna douze sous à son logeur. Il se reposa quelques instants, puis revint à la rue de Bourbon, pour la sortie.

« Monsieur le juge, embauchez-moi et vous verrez. Y a-t-il de la besogne pour moi dans la magistrature ? »

Le magistrat regarda le prévenu en fronçant les sourcils : Le rapport des agents est exact : vagabondage, mendicité. Votre casier judiciaire est blanc. Je veux bien, eu égard à cette circonstance, vous remettre en liberté ; mais promettez-nous de vous conduire mieux à l'avenir. — « Je voudrais vous dire ; en rentrant je me remettrai au turbin, car ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai ouvert les portières. Cependant, je sais maintenant que ce n'est pas là le dernier des métiers ; il y a pire. Les personnages qui m'ont arrêté le savent bien. Qu'il y ait encore du monde au-dessous de soi n'est pas une consolation suffisante. Pourtant faut vivre. Vous me remettez en liberté ; c'est vrai. Mais la rue est une prison pour l'être sans domicile, sans argent. Où aurais-je un asile ; nulle part. Sans asile, je suis vagabond ; vagabond, je vous appartiens. Vous ne me laissez donc que pour la frime. Je possède six sous, y pas de quoi manger et dormir. J'étais ouvreur de portières, je vais continuer mon métier : c'est le seul qui aille. Sur ce, monsieur le juge, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. »

Ceci n'est pas un roman inventé à plaisir.

Ouvrir une portière est un délit, à moins d'être muni d'une autorisation spéciale. La luxure et la mendicité ne sont reprehensibles que tant qu'elles ne sont pas contrôlées. Un fonctionnaire a bien voulu nous expliquer pourquoi C'est une garantie. Il paraît que les personnes distinguées qui vont en voiture peuvent être effrayées à la vue de certains mendiants. Coppenolle, le loqueteux, vautre sur la crépine d'or d'une loge royale, semblait une chenille sur une orange. Le préfet redoute les contrastes et ne veut pas qu'un spectacle misérable trouble la joie des heureux qui descendent à la porte d'un salon resplendissant, où les attendent les mets les plus fins et les femmes les plus belles.

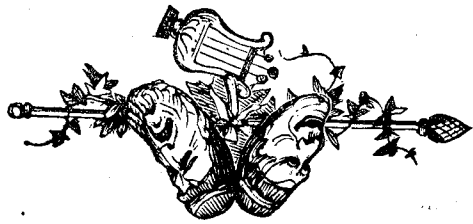
C'est une façon comme une autre d'éteindre le paupérisme : pour ne pas voir la misère, on cache les malheureux.

OCTAVE LEBESGUE.

moisson des vers est insuffisante, ils ont le beau cerisier du voisin. Chez l'homme ; les épouvantails ne sont pas seulement décoratifs, et pour qui souffre la faim et refuse de vivre aux croûtes du charmeur, les potagers aux fruits vermeils sont fermés.

Cependant si le soleil luit pour tout le monde, il ne mûrit pas les fruits que pour quelques-uns.

OCTAVE LEBESGUE



CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

On donne ce soir au Grand-Théâtre la première représentation de *Etoile du Nord* avec M. Degenne et M^{lle} Jacob nos deux excellents artistes d'opéra-comique. Notre habile chef d'orchestre, M. Luigini, a écrit la musique du nouveau ballet qui a été intercalé dans le deuxième acte ; ce sera, nous en sommes certains un nouveau triomphe pour le jeune maître.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le compte rendu de cette représentation.

La direction annonce la prochaine reprise d'*Hamlet* ; on se rappelle le succès qu'obtint l'an dernier l'œuvre d'Ambrôise Thomas avec M. Berardi et M^{lle} Jacob dans les rôles d'Hamlet et d'Ophélie. Voilà de beaux lendemains pour *Sigurd* qui fait chaque fois salle comble.

CÉLESTINS

La direction cette fois ci a eu la main plus heureuse ; le *Député de Bombignac* avait réuni hier soir une fort belle

salle pour la première et le public a bien accueilli la comédie de M. Bisson.

Voici en quelques mots le sujet de la pièce :

Le comte de Chantelaur s'ennuie à mourir dans son château de province, entre sa femme et sa belle-mère et voudrait bien aller flirter pendant quelques jours avec Sidonie, une artiste des Variétés. Il a auprès de lui comme secrétaire et confident son ami Pintau, qu'il charge de lui trouver un bon prétexte pour partir, sans éveiller l'attention de sa femme, lorsqu'on annonce l'arrivée de son ami M. de Maurat.

Ce dernier arrive de Bombignac, une petite ville du midi, où il a refusé la candidature à la députation ; Chantelaur trouve là son prétexte et annonce à sa belle-mère qu'il pose sa candidature. Celle-ci ne peut que l'encourager à soutenir la bonne cause contre la République.

Au lieu d'aller à Bombignac, Chantelaur part pour Paris et envoie à sa place et sous son nom son ami Pintau auprès des électeurs. Mais celui-ci est républicain et fait si bien que le comte est nommé député radical avec une belle majorité.

On juge de l'effet produit au château quand les journaux apportent ces nouvelles ; de plus une femme que Pintau a courtisé à Bombignac écrit à celui qu'elle croit le comte de Chantelaur et la lettre tombe entre les mains de la belle-mère. Celle-ci se tâche contre cet abominable gendre, elle parle de séparation, mais heureusement tout s'explique et Pintau endosse toute la responsabilité. Le comte de Chantelaur en sera quitte pour donner sa démission de député de Bombignac.

L'interprétation de la comédie de M. Bisson a été vraiment bonne. Peu de personnages, de sorte que les excellents premiers sujets des Célestins n'étaient pas empêchés par des comparses qui viennent généralement gêner les meilleurs effets. MM. Ballard — le comte — Mercier — Pintau en M^{me} Billon — la belle-mère acariâtre, ont mené l'affaire avec entrain.

M. Demey s'était fait une bonne tête dans le rôle secondaire de Des Vergettes, un ami gênant qui gâte tout sous prétexte de tout arranger.

D'ailleurs je le répète, cette comédie ne manque pas de gaieté et d'esprit et mérite d'attirer aux Célestins quelques bonnes chambrées.

A l'étude les *Effrontés* et *Mam'zelle Nitouche*.

BAL DES ETUDIANTS

Les lots commencent à affluer au siège de la société, place des Célestins, 2, et la tombola promet d'être magnifique.

La date du bal a été fixée au samedi 28 février ; nous donnerons bientôt de nouveaux détails sur cette fête de bienfaisance.

CIRQUE RANCY (Avenue de Saxe)

Tous les soirs, à 8 heures, représentation par toute la troupe ; les jeudis et dimanches représentation supplémentaire à 3 heures, pareille à celle du soir.

CIRQUE PLÈGE (cours du Midi, côté Rhône)

Tous les soirs à 8 heures représentation par toute la troupe ; les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 heures, pareille à celle du soir.

THÉÂTRE-GUIGNOL (du passage de l'Argue)

Tous les soirs à 8 heures représentation variée terminée chaque soir par le grand succès du jour : la *Tour de Nesle*, parodie en 6 tableaux, dont un prologue.

POLYTE DU PLATEAU.

IMPRIMERIE MODERNE

70, Cours de la Liberté, 70

Labours, Thèses, Journaux, Prospectus, Affiches, etc., à des prix modérés.

Le Rédacteur-Gérant, FERRIEUX.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPOT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste. Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des *Dragées à base de Valériane de zinc* et des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses



ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS

ÉMISSION

de 2.000.000 de Billets de LOTERIE

Autorisée par Arrêté ministériel du 24 Mars 1884

au profit de la Caisse de secours et

Pensions de retraite de l'Association.

400.000 FRANCS de LOTS

Déposés à la Banque de France, payables en espèces

DEUX TIRAGES

1^{er} TIRAGE 12 MARS 1885

1 Gros lot de 50.000 f.

1 Gros lot de 25.000 f.

2 Gros lots de 10.000 f.

2 Gros lots de 5.000 f.

10 lots de 1.000 f.

30 lots de 500 f.

200 lots de 100 f.

246 lots formant 150.000 f.

Les Billets qui gagneront à ce 1^{er} tirage

concourent également au 2nd tirage

SECONDE ET DERNIER TIRAGE

1 Gros Lot de 100.000 f.

et 216 autres lots formant 250.000 f.

Au total 493 Lots formant le Capital de 400.000 francs.

On souscrit en envoyant espèces,

chèques ou mandats-poste à

M. Ernest DÉTRE, Secrétaire

général du Comité de la Loterie,

26, r. Grange-Battelière, Paris.

Le Billet 1 f.

AUX MÉDAILLES

PRIX-FIXE

Maison J.-C. SIMIAN

74 & 76, rue de l'Hôtel-de-Ville

LYON

Voulant être agréable à sa clientèle, la Maison J.-C. SIMIAN met en vente un stock très avantageux de Chaussures grises pour dames, fillettes et enfants, depuis 2 fr. 25.

Les Magasins sont fermés les dimanches et fêtes.

ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux, 9, Lyon :

Sachet préservatif du Choléra. 1 f.
Vinaigre phénique, toilette. 0 75
Acide phénique parfumé. 0 75
Phénol parfumé. 0 75

LE PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Paraît tous les Dimanches

Abonnement d'essai pour un mois, 75 c.

Adresser les demandes à

8 fr. par AN

M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à Villefranche (Rhône)

AGENCE AGRICOLE ET VITICOLE

VERMOREL 192 1^{ers} Prix et Médailles

A VILLEFRANCHE (RHÔNE)

Construction d'instruments d'agriculture et de viticulture : Locomobiles, batteuses, trieurs, char-

rués, scarificateurs, pressoirs, etc., etc.

Fabrique d'engrais chimiques pour toutes cultures.

Engrais viticole de 10 f. 50 à 23 fr. les 100 kil.

SERVICE CONTRE LE PHYLLOXERA

Sulfure de carbone. Pails. Barils en fer. — Vignes américaines. Greffoirs Kunde.

Envoi franco de renseignements et Catalogues.

BANQUE GÉNÉRALE

DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 1

Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables

A vue 20/0

A CINQ Jours de vue. 30/0

A six mois 41/20/0

A un an et au dessus. . . 50/0

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements. Emissions

AU CHINOIS

PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau.
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

En vente A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, 14

LISTE OFFICIELLE

DU TIRAGE DÉFINITIF

DE LA LOTERIE DES

ARTS DÉCORATIFS

PRIX : 10 CENTIMES

Par correspondance : 15 centimes

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES

comprenant :

la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe ; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc. ; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

G. Lucien HUARD

PRIME : La 1^{re} livraison une Carte de la

Indochine et du Tonkin.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

VIE FRANÇAISE

comprenant :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc. ; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France

Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. GREVY, la 2^{me} celui de V. HUGO, d'après Bonnet.

PAINES

tout acier et sans courroie.

Assortiment considérable. P. VIRETON, rue de la République, 48 et 50, à c. 100

PELLONS

Chez les coiffeurs et parfumeurs

Le gérant
Ferrieux